



HAL
open science

Les enjeux de la correspondance érudite dans les pays tchèques au XVIIIe siècle

Claire Madl

► **To cite this version:**

Claire Madl. Les enjeux de la correspondance érudite dans les pays tchèques au XVIIIe siècle. La correspondance et la construction des identités en Europe centrale (1648-1848), Nov 2011, Bordeaux, France. pp.261-273. halshs-00929801

HAL Id: halshs-00929801

<https://shs.hal.science/halshs-00929801>

Submitted on 13 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les enjeux de la correspondance érudite en Bohême au XVIIIe siècle

Claire Madl

La correspondance et la construction des identités en Europe centrale 1648-1848

Université de Bordeaux 3

Bordeaux, 24-25 novembre 2011

Lorsqu'en 1761, de son château Neuschloss en Moravie, le baron de Petrasch prend la plume pour écrire en Suisse à Albrecht von Haller, l'un des membres les plus éminents de l'Europe lettrée de son temps, il lui avoue prendre contact avec lui alors que « les tumultes de la guerre (de Sept Ans) le forcent à interrompre sa correspondance avec les lettrés d'Allemagne du nord. »

Le fait a de quoi surprendre. En effet, l'idéal de la communauté des savants ou de la République des lettres est empreint d'un universalisme que les savants s'appliquent généralement à protéger des forces particularistes auxquelles les entraînent leurs appartenances locales.

La tension entre ces « allégeances locales » et le projet universaliste de la « République des lettres » est, me semble-t-il, particulièrement prégnant pour les Etats de la monarchie des Habsbourg dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et ce pour plusieurs raisons.

- Pour des raisons politiques tout d'abord. Marie-Thérèse et après elle sans ménagement aucun, Joseph II, mettent en œuvre une série de réformes dont l'objectif est de mettre en plus grande cohérence leurs Etats et qui remodelent l'équilibre entre institutions locales et institutions centrales. Comme on le sait, ces réformes suscitent un certain nombre de réactions et une réflexion sur les rapports entre les institutions centrales et celles des capitales des provinces. En particulier sur la place de la Bohême dans l'Empire et sur les institutions du royaume de Bohême.
- Ensuite la seconde moitié du XVIIIe siècle est la période où naît une opinion publique moderne. Elle se cristallise autour de réunions informelles puis de revues. Elle donne naissance à des institutions publiques indépendantes de la cour de l'université et de l'Eglise comme par exemple des sociétés savantes (1747 à Olomouc, 1775 à Prague), une

galerie d'art (1796) puis, bien plus tard, un Musée national (1818). La vie intellectuelle commence lentement à s'institutionnaliser au niveau des pays tchèques – c'est-à-dire à ce qui deviendra le niveau national. La propension des savants des Lumières à s'impliquer, ne serait-ce que par leurs publications, dans la vie de la société, renforce encore cet ancrage fort dans le milieu local.

- Néanmoins, l'accès à la production intellectuelle venue de l'extérieur est direct. La mobilité des érudits dans l'espace de la monarchie, et au-delà, est très grande. A l'époque où le tchèque n'est pas une langue de communication savante, littéraire et intellectuelle, les érudits communiquent avec leurs confrères de toute l'Allemagne et ont l'ambition explicite de participer à la sphère intellectuelle européenne.

Les correspondances entre érudits sont ainsi un moyen inégalé d'observer la circulation des idées à une époque où la vie intellectuelle est peu institutionnalisée et où l'échelle de son institutionnalisation est encore variable. L'absence de société savante à Vienne interdit la mise en place de relations « institutionnelles ». Nous sommes donc contraints d'analyser ces relations particulières que sont les correspondances d'érudits. Si l'on considère que les processus de communication sont au cœur de la construction sociale, elles permettent d'observer comment se constituent des communautés d'intellectuels.

Je voudrais aujourd'hui souligner deux fonctions de la correspondance érudite qui sont d'un grand intérêt pour l'étude des « identités collectives » des « appartenances sociales » des érudits dans la monarchie des Habsbourg : Les correspondances sont à la fois des moyens de franchissement des frontières sociales ou politiques existantes et à la fois des moyens de construction de milieux en cours d'individualisation. Nous nous demanderons en particulier quelle importance donner aux frontières étatiques dans une géographie où l'allemand et le latin sont les vecteurs linguistiques répandus aussi bien dans les principautés allemandes que dans les pays de la monarchie des Habsbourg et au-delà. Quel rôle jouent les différences confessionnelles ? Justifient-elles que l'on étudie leurs sphères de façon séparée ? Comment aborder les relations entre lettrées à une époque où les disciplines ne sont pas vraiment constituées ? Est-ce que, selon la spécialité, les modes ou les réseaux sont différents ?

Je m'appuierai sur les fragments de correspondances érudites conservées au Musée de la littérature de Prague et aux Archives du Musée national, celles qui ont été publiées (Durych,

Dlabač). Mais aussi une correspondance inédite – dont je prévois par ailleurs la publication – celle de Joseph Petrasch avec Albrecht v. Haller.

FRANCHISSEMENTS

Les correspondances par delà les communautés politiques

Remarques générales sur l'étendu des réseaux et leur organisation autours de pôles qui ne respectent pas les capitales

Si l'on essaie de placer sur une carte les correspondants d'un petit échantillon d'érudits de Bohême dont nous connaissons les interlocuteurs autour de l'année 1800, on est frappé au premier regard de l'étendue de ces réseaux.

Certes, le seul pôle qui se dégage véritablement est celui de Vienne. Il vient démontrer la force intellectuelle et sa fonction de capitale de la monarchie. Il existe effectivement de denses échanges particuliers entre les intellectuels actifs dans cette capitale et ceux installés à Prague.

Cela peut sembler « naturel » or, dans d'autres domaines culturels, Vienne a beaucoup de mal à s'imposer, comme par exemple en tant que capitale de l'édition ou de fournisseur de livres.

Néanmoins, ce pôle n'est en rien exclusif ou hégémonique. Berlin la concurrence et 5 points de contact en Allemagne protestante représentent un autre milieu attractif.

Le cas Petrasch / Haller : réflexion sur l'altérité et l'appartenance

Il n'est pas rare de trouver dans les correspondances des remarques explicites sur la perception de l'altérité des communautés politiques que ces échanges mettent en valeur et permettent de franchir. Joseph Petrasch est un de ceux qui, dans sa correspondance avec Haller, exprime le plus souvent, la conscience de franchir une frontière et d'établir un contact avec un milieu autre que le sien.

Rappelons rapidement qui étaient les deux protagonistes : **Joseph Petrasch**, baron d'Empire est fils d'un officier¹ ayant servi dans les armées du Prince Eugène. Né en 1714 sur les confins

¹ Ernst Anton Petrasch (oncle de Joseph) engagé dans armée de Zichy au départ. + connu que son frère Maxmilian. Il bcp voyagé. Prisonnier en Turki. Echangé à la demande de prince Eugène ds le cadre de la paix de Belgrade 1718. Ont reçu en 1722 baronat et indigénat pour Hongrie et puis « Herrenstand » [Wurzbach] pour la Bohême et puis sous Marie-Thé, le fils de Ernst pour les « österreichische Erbländer » en 1767... Le petit fils de

militaires austro-hongrois avec l'Empire turc, en « Slavonie », aujourd'hui est de la Croatie à Brod, il a commencé sa carrière dans les armées du Prince Eugène mais aux Pays-Bas. Mais il a rapidement quitté son poste et voyagé en Europe. Il publie en Italie des ouvrages d'histoire ancienne (Antiquités). Financièrement indépendant grâce à des biens acquis par sa famille en Moravie, près d'Olomouc / Ollmütz – où il possède une maison – il s'installe en ville puis bientôt au château de Neuhaus. Auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre. Il est surtout célèbre pour avoir rassemblé autour de lui des érudits d'horizons différents (érudits bénédictins – Melk et autres – des collectionneurs et amateurs locaux, conseillers aulique en poste dans des offices pragois ou viennois, bibliothécaire de Wolffenbüttel, archiviste à Vienne, évêque de Cracovie mais aussi le professeur Gottsched de Leipzig qui venait de présenter à Vienne un projet d'académie royale et impériale et qui avait été refusé sans doute pour des raisons religieuses). Ce qui devait être un réseau de correspondance prend corps en décembre 1746 pour constituer la première société savante de la monarchie des Habsbourg : la Societas eruditorum incognitorum in terris Austriacis. Nous connaissons l'activité de cette société par sa revue – publiant principalement des recensions – les *Monatliche Auszüge* publiée en 1747 et 1748.

Petrasch est aussi l'auteur d'un recueil de poésie, qu'il est justement en train de préparer, lorsqu'il contacte **Albrecht von Haller**.

Celui-ci est aussi issu d'un milieu qui lui permet une indépendance financière : Petrasch s'adresse à lui avec l'apostrophe commune aux nobles et non aux érudits : Wohledelegebohrner Herr ! Haller est à ce moment en Suisse. Haller est un médecin, mais aussi naturaliste, botaniste très réputé, brillant qui, après avoir enseigné à Göttingen est retourné chez lui en Suisse dans la ville de Bern. Mais c'est aussi un poète, un écrivain, auteur du poème « Die Alpen » et *Versuch schweizerischer Gedichte* (Essais de poésies suisse) qui cherche à inventer une poésie « naturelle », empreinte de l'esprit de son lieu de création. Mouvement qui va à l'encontre des efforts de normalisation de l'allemand d'un professeur de littérature et poète tel que Gottsched actif à Leipzig – et membre de la société de Petrasch. Haller est un critique littéraire au rayon

Ernst est aussi dans l'armée. Se bat par expl pdt guerres rév. Mannheim... Maximilian, le père, né en 1668 m. 1724. Cavalier simple sous Veterini qui meurt. Envoyé contre la révolte de Rakoczi fait prisonnier puis échangé. 1716 : commandant de la place forte de Brod en Slavonie. 1722 mêmes titres que son frères. Se retire tôt à Fürstenu au près de Breslau. Meurt à 56 ans. Marié à une Gräfin von Becker.

quasiment universel : on a compté que pendant 15 ans il avait donné en moyenne 300 recensions par an aux *Göttingischen Zeitungen von gelehrten Sachen*.

Si Petrasch refuse d'entretenir des contacts avec les pays de l'Allemagne du nord avec lesquels son pays est en guerre – n'oublions pas que nous avons affaire à un ancien militaire – il n'en manifeste pas moins une grande ouverture. D'une part ses contacts semblent objectivement étendus : il publie en Italie, il a un correspondant en Suisse qui lui procure des livres, il donne dans la revue de la Société des Inconnus des nouvelles de tous les pays d'Europe et parvient même à obtenir un article sur l'imprimerie dans l'Empire turc. Il envisage en outre son activité de lettré et d'auteurs avec une grande ouverture.

Ainsi, lorsqu'il déplore la situation de la censure dans son pays, il ne manifeste aucun regret et aucune honte à publier où bon lui semble :

« J'écris toute pensée qu'il me semble utile de partager avec les hommes. Je ne m'arrête pas aux conséquences qui pourraient en découler. Je ne fais rien imprimer dans mon pays. (...) Il m'est bien égal que mes écrits philosophiques ou mes poèmes, et autres, que l'on tente de rassembler actuellement, soient ici interdits ou qu'ils ne le soient pas. (...) Je devrais presque souhaiter qu'ils le soient car, chez toutes les nations, les écrits qui ont la moindre valeur, c'est sur les registres de livres interdits que je les trouve. »

De la même façon que l'aspiration à l'universalité des relations érudites permet de dépasser l'altérité « nationale », les barrières entre les confessions peuvent elles aussi être franchies.

Logiques confessionnelles.

En 1743, lorsque Johann Christoph Gottsched, écrivain et théoricien de la langue allemande avait proposé à Marie-Thérèse un projet d'Académie qui aurait été placée sous la protection de la cour de Vienne, il avait été éconduit, sans doute pour des raisons confessionnelles car il n'eut pas sied qu'une si prestigieuse institution impériale et royale ait été confiée à un professeur de Leipzig. Ce n'est qu'en 1785 à Prague qu'un professeur protestant accèdera au poste de professeur d'allemand August Gottlieb Meissner. Au contraire, à la fin du siècle, la différence de confession n'est pas mentionnée dans les correspondances – par exemple entre le bibliothécaire de Strahov Dlabac et le juriste et historien Karl Gottlob Anton (1751-1818)

Entre Petrasch et Haller, la question se pose. C'est Haller qui semble l'avoir soulevée (nous n'avons pas ses lettres) ; Petrasch lui répond avec un rationalisme apparemment sans faille :

« Que l'éloignement des pays interrompe ou complique nettement le commerce entre amateurs de la sagesse (NB pour philosophe), j'en conviens aisément. Mais que la différence de communauté religieuse puisse de même nous être un obstacle, au point de ne plus nous laisser reconnaître les mérites de l'autre, j'en doute fort. En ce qui me concerne, je puis vous assurer avoir réfléchi et examiné si votre pensée, vos conclusions et vos jugements étaient corrects et fondés. C'est ce que j'ai pris soin de faire lorsque j'ai lu vos Essais pour la première fois. Il ne m'est jamais venu à l'idée de me demander si vous étiez de telle ou telle confession. Les propositions que je retenais n'en auraient pas été plus crédibles. »²

La Confession n'est donc pas un critère de jugement d'une œuvre. De la même façon que ~~Petrasch ne livrait pas une image uniforme de la monarchie des Habsbourg mais se situait dans des communautés sociales bien particulières~~, il livre à Haller une image fracturée de la communauté des lettrés catholiques sous Marie-Thérèse. Il quitte le ton du philosophe et de la raison lorsqu'il s'agit des jésuites. Ils ont gagné « trop de puissance ». Les lettrés doivent se cacher pour ne pas subir les « persécution du peuple en col espagnol », « des Esprits noirs ». Avec eux est interdit, tout ce qui sort de la « routine scolastique » « scholastische Schlendrian ».

« vous dites avec raison que les lettrés dans les pays catholiques sont moins libres que dans les pays protestants. Mais ce n'est pas la religion qui l'exige. Ce n'est pas le zèle qui fait interdire (welcher **altes [vérifier, qu'est que ce c'est que ça ?]** verbiethen machten » c'est la malignité de ces confréries haïssables. »³

De fait, la « Société des Inconnus » qui regroupait un certain nombre de bénédictins était aussi un instrument de lutte contre l'influence des jésuites dans la vie intellectuelle et certains ont même voulu voir dans le nom de la société une référence directe aux jésuites : Societas Incognitorum = SI = Societas Jesu.

CONSTRUCTION DES COMMUNAUTÉS ET CORRESPONDANCE

Correspondance, légitimité scientifique et appartenance aux monde des lettrés

Si les franchissements sont de règles dans les communautés des savants, c'est que loin de mettre en danger les milieux locaux, ils leur procurent au contraire une indispensable légitimité. En cela, la correspondance particulière aide les communautés particulières à se faire reconnaître. Les institutions scientifiques n'étant pas encore systématiquement organisées et dans la monarchie des Habsbourg très peu reconnues – voire défendues – par les autorités. Les figures

² Lettre 2 du 10 oct. 1761

³ Lettre 4 p. 2 : du 2 avr. 1762

individuelles des grands savants de l'époque cautionnent la valeur scientifique des travaux des intellectuels. Dans cette logique, plus le correspondant est éloigné, plus la légitimité qu'il apporte est grande car elle semble proportionnelle à la valeur et à la renommée de l'érudit.

Ainsi, les correspondances sont la manifestation de la valeur des auteurs et l'ambivalence entre légitimité puisée à l'appartenance à une institution (ici une université ou une société savante) ou légitimité individuelle n'est pas nettement résolue.⁴

L'importance accordée aux correspondances et leur fonction de légitimation sont d'autre part visibles dans les biographies des érudits. Nous avons, dans le cas de la Bohême, la chance que la Société des sciences ait publié régulièrement, au décès de ses membres leur biographie – d'ailleurs à son entrée dans la Société, chaque membre devait remettre son autobiographie. Les correspondants sont mentionnés dans les notices nécrologiques : **CITER, CITER...**

Plus les interlocuteurs sont éloignés, moins leur relation semble susceptible d'être jugée « intéressée ». Ainsi, Petrasch entame sa première lettre à Haller :

« Votre Honneur a su comme auteur se donner la supériorité sur tous les autres écrivains. Mon jugement a d'autant plus de poids et de bonne foi que notre éloignement le place au-dessus du soupçon qui voudrait que nous en tirions un avantage réciproque. »⁵

Cette logique où l'éloignement est proportionnel à l'autorité du correspondant dirige les stratégies en matière de recension – les recensions étant dans une certaine mesure le produit de relations particulières. Un compte-rendu écrit par un auteur éloigné, extérieur au milieu local, est plus valorisant qu'un compte-rendu local. Ce principe semble d'ailleurs dominer aussi aujourd'hui, même s'il ne garantit en rien l'objectivité du rapport. Ainsi, lorsque le slaviste J. Durych cherche des auteurs susceptibles de faire une recension de son ouvrage, il refuse que celui-ci soit choisi parmi les pragois Dobrovsky, Pelzl ou autres. Il souhaite que son correspondant à Pest lui en trouve un sur place. Celui du premier tome de son ouvrage a été trouvé en Lusace à Görlitz en la personne de l'historien Anton et l'on a pris soin de la faire paraître dans un journal de recension « étranger » (à grand tirage) : l'*Allgemeine Litteraturzeitung* de Leipzig.

⁴ Foucault auteur

⁵ 26 août 1761 (lettre 1)

La création de liens qui ne tiennent compte ni des appartenances à des communautés politiques, locales ou confessionnelles, dessinent des groupes et des milieux plus ou moins nettement définis.

Construction au regard de l'autre.

~~Si l'on examine les relations de Petrasch, telles qu'institutionnalisées à la fondation de la Société savante des inconnus, on y trouvera beaucoup mieux représentés des membres des élites hongroises, viennoises et d'Allemagne méridionale.~~

Dans la correspondance, ce sont les liens qu'entretient Petrasch avec l'Autriche et la Hongrie qui sont valorisés – pour Haller, l'Allemagne – où Petrasch a de nombreux contacts – est connue.

Au fil de sa correspondance avec Haller, Petrasch se révèle en relation avec les professeurs de littérature et les littérateurs viennois tels Windisch, avec le primat de Hongrie archevêque d'Esztergom (Gran/Ostřihom) Ferenz Barkoczy – qu'il nomme « notre primat », avec **l'historien Matthias Bel (m. 1749)**, etc. Ainsi, le terrain d'action de Petrasch est la monarchie et à un niveau plus restreint, la Hongrie – plus que la Bohême par exemple. Pour Haller, Petrasch est un intermédiaire qui lui permet d'approcher les milieux viennois. Il lui demande son avis sur des personnages dont il a entendu parler par ailleurs.

J'ai mentionné en ouverture que c'est son appartenance à une communauté politique particulière : la **monarchie des Habsbourg**, qui l'empêche d'entretenir des contacts avec des régions désormais « ennemies » - la Saxe qui est aux côtés de la Prusse dans la Guerre de Sept ans. Petrasch s'interdit même de publier à Leipzig ses ouvrages littéraires pour ces mêmes raisons politiques :

« Pour nous, Autrichiens, Leipzig est actuellement un lieu ennemi, aussi ne pouvons rien envoyer à ces presses.⁶ »

Néanmoins, en réaction à une remarque de Haller – qui le considère comme « Allemand » sans doute voyant qu'il a affaire à un auteur de poésie allemande, Petrasch précise sa communauté sociale de référence avec une étonnante précision :

⁶ 3 déc. 1761 « Leipzig ist für uns Oesterreichere nunmehr auch ein feindlicher ort ; folglich kann man in die dortige Preße nicht wohl etwas überschicken. »

« Je ne suis rien moins qu'Allemand puisque je suis né et j'ai été élevé en Slavonie sur la Save, c'est-à-dire sur la frontière turque. En outre, je vis actuellement en Moravie. »

Son identification est nette et elle renvoie à une communauté réduite. Comme il le précise à Haller, il tient à ce que son recueil de poèmes porte le titre « poème d'un Slavonien ».

Néanmoins, sa revendication n'est pas dénuée d'une certaine provocation. En effet, il caractérise aussi bien son lieu de naissance que la Moravie de « patrie barbare » de « pays peu civilisé »⁷. Plus que son opinion sur ces régions, il livre là ce qu'il pense être l'opinion d'un Haller ou d'un lettré allemand. Or, si ses poèmes [moraves] paraîtront sous le titres de poèmes d'un Slavonien, c'est pour mieux « y lutter contre les préjugés que d'aucuns possèdent sur certains pays et les reportent sur leurs habitants. »

Ainsi, Petrasch sait prendre de la distance et porter un regard extérieur sur sa propre identité. L'équilibre ne semble pas très périlleux entre d'une part l'appartenance politique qui porte son lot d'obligations (ne pas publier à Leipzig), une appartenance locale dont on joue pour mieux surprendre ses interlocuteurs et le caractère universaliste de la correspondance particulière

La publication collective comme institutionnalisation des réseaux de correspondance

Souvent, c'est lorsque naît une publication que ces liens se cristallisent en une communauté, en un milieu plus ou moins circonscrit.

Ainsi, tandis que Petrasch ne semble intéresser Haller que pour ses liens avec l'Autriche et la Hongrie, l'examen des membres de la Société d'Olomouc et des recensions ou articles publiés dans la revue des *Monatliche Auszüge* montre l'étendue des relations qui ont certainement été entretenues sous forme de correspondance avant d'être concrétisées dans un volume imprimé.

Néanmoins, dans le processus d'institutionnalisation, les protagonistes perdent leur nom qui était tant valorisé au contraire par les liens particuliers de la correspondance. Petrasch entame sa toute première missive par l'objection suivante :

« Sie kennen meinen Unterschrift nicht. Deren Nahmen ist Ihnen vermuthlich so unbekannt als meine Persohn. » Vous ne connaissez pas ma signature. Mon nom aussi bien que ma personne vous est sans doute inconnu. »

⁷ Ibid. « barbarisches Vaterland » « in einem nicht viel gesitteterem Lande »

Bien sûr, dans le cas d'Olomouc, le phénomène d'atténuation du nom des individus est extrême puisqu'il s'agit de se cacher pour publier librement. Il n'en reste pas moins que lorsque les sociétés savantes acquièrent suffisamment de renommée, les auteurs aiment à les mentionner sur la page de titre de leurs livres, preuve que leur nom d'auteur y puise plus de force.

La richesse de la correspondance de Haller est de même à la source de son travail pour le journal de Göttingen.

La dédicace est un moyen de publication du lien de correspondance. La première raison pour laquelle Petrasch entre en contact avec Haller pour avoir l'autorisation de mettre son nom en exergue de l'ouvrage.

Communautés scientifiques

-- construction des « écoles »

Petrasch, nous l'avons vu, livre l'image d'un milieu lettré catholique fracturé. Sa correspondance nous livre de même d'autres lignes de partage plus scientifiques. En prenant contact avec Haller et lui faisant les plus chaleureux compliments sur sa poésie, il ne peut manquer de prendre partie dans les discussions de son temps sur la poésie et le théâtre allemand qui oppose l'école suisse (Bodmer Breitinger) à la volonté de construction d'une langue allemande selon le modèle français de Gottsched.

Enfin, de même, les discussions viennoises transparaissent dans ses lettres – elles sont loin d'être toutes « scientifiques » et les querelles de personnes y sont sans doute pour beaucoup. Par exemple Haller mentionne ou bien demande à Petrasch un avis sur Johann Sigmund Valentin Popowitch, professeur d'allemand à Vienne. Popovitch semble avoir une très mauvaise réputation parmi les lettrés viennois auxquels Petrasch s'associe dans un premier mouvement :

« Vous avez suscité mon étonnement en nommant Popovitch lui-même. Est-il possible qu'un insecte dont tout le monde se moque puisse être connu à l'étranger. (...) Je ne le connais pas personnellement et sais seulement que, parmi les lettrés, il passe généralement pour un fou. On raconte tant d'histoires ridicules sur lui que même si le centième seulement était vrai, ce serait suffisant pour que sa pédanterie fasse perdre à tout honnête homme l'amour des lettres. On dit qu'il appelle une cheminée le nez du toi. »

Dans une seconde lettre, Petrasch sera plus prudent et avouera même avoir conseillé à Popovitch de s'en tenir à l'histoire naturelle. Il cherche dans l'influence de Van Swieten la piètre opinion des Viennois sur Popovitch, le réhabilitant en quelque sorte.

Petrasch préférera néanmoins attirer l'attention de Haller sur un autre auteur et

- Construction des disciplines

Haller appartenait aux tout derniers scientifiques sans doute que l'on pouvait dire encyclopédistes. Sa renommée était tout aussi grande dans le domaine médical, en particulier pour ses travaux en anatomie et en physiologie et en botanique que dans celui de la littérature allemande grâce à ses Essais de poésie suisse et son poème Les Alpes qui deviendra un modèle d'un genre promis à grande postérité.

Or Petrasch ne fait jamais la moindre allusion aux travaux de Haller en médecine. Peut-être est-il trop centré sur l'objet précis de sa correspondance ? Il n'en reste pas moins que l'observation des lieux de publications alliée à celle des réseaux de correspondance a permis de remarquer un net décalage dans les réseaux selon que l'on considère les auteurs d'écrits littéraires, linguistiques ou historiques et ceux d'histoire naturelle. Tandis que les uns semblent aspirer systématiquement à établir des contacts avec l'Allemagne du nord, les autres sont beaucoup plus centrés sur Vienne.

En conclusion je voudrais souligner que la correspondance Petrasch/Haller témoigne d'une grande soif de liberté, de connaissance de l'autre et de rencontre particulière en opposition aux corporatismes et aux « confréries haïssables ».

Ainsi Petrasch dépasse largement ses précisions pointillistes sur sa qualité de « slavonien » et « morave ». Il sait quelle sera l'objection de Haller :

« Si werden billich einwerfen : was geht dieses mich an. Ich will den Menschen kennen »

(Vous allez objecter avec raison : en quoi cela me regarde-t-il ? C'est l'homme que je veux connaître !)

Ferenz Barkoczy 1710-1765, primas de Hongrie de 1761 à 1765